

IV. Le bonheur est-il le but de la vie ?

Cette question peut s'entendre en deux sens :

(1) Comme une question de fait : De fait, le bonheur est-il le but de la vie ? De fait, les hommes cherchent-ils le bonheur ? Les hommes font-ils du bonheur le but de leur vie ? Cette question porte simplement sur ce qui se passe, sur ce qui *est*.

(2) Comme une question de droit : Le bonheur *doit-il* être le but de la vie ? Faut-il chercher le bonheur ? Ici on ne se préoccupe pas de ce qui se passe en fait, on ne cherche pas à savoir si les hommes, de fait, cherchent le bonheur ou non : on se demande s'il faut le chercher. On ne s'interroge pas sur ce qui *est*, mais sur ce qui *devrait être*.

NB : Toute question de fait s'interroge sur ce qui *est*, alors que toute question de droit s'interroge sur ce qui *devrait être*. Mais le *devoir être* peut s'entendre en deux sens : au sens moral ou au sens théorique. Il y a donc deux sortes de questions de droit : des questions morales et des questions théoriques.

Exemples :

- Questions morales :

- Faut-il chercher le bonheur ?
- Peut-on enfreindre la loi ?

- Questions théoriques :

- Y a-t-il des certitudes absolues ? (Il y a des gens qui ont des certitudes absolues : mais ici on se demande si les certitudes absolues sont légitimes, sont fondées en raison)
- Peut-on réfuter l'existence de Dieu ?

Autres exemples :

- Si, dans un exercice de mathématiques, vous tombez sur le bon résultat par chance au terme d'un raisonnement invalide, *en fait c'est juste, mais en droit c'est faux*. C'est ainsi que Bachelard, opposant la science (fondée sur une méthode rationnelle) et l'opinion, écrira : *en droit, l'opinion a toujours tort, car elle pense mal, elle ne pense pas*. En revanche, même quand la science se trompe on peut dire, d'un certain point de vue, qu'en droit, elle a raison, si le raisonnement qui mène au résultat faux était valide.



A. La question de droit

1. Le bonheur doit être le but de la vie : l'eudémonisme antique

La question de savoir si le bonheur doit être le but de la vie ou non est un peu étrange. Ce qui semble évident, c'est que le bonheur *est*, de fait, le but de la vie : tous les hommes cherchent le bonheur. Par conséquent, il semble que le bonheur *doive* aussi être le but de la vie. En effet, à quoi bon vivre, sinon pour chercher le bonheur ? Ainsi les Grecs firent tout naturellement du bonheur le but suprême de la vie : on parle alors d'eudémonisme (du grec *eudaimonismos*, le bonheur).

Pourtant, nous pouvons déjà apercevoir une première manière de dénoncer la quête effrénée du bonheur comme une erreur : c'est en effet ce que suggèrent les théories pessimistes, selon lesquelles le bonheur n'existe pas : en le poursuivant, les hommes courent après une chimère et se condamnent à des frustrations et des désillusions perpétuelles.

Mais on peut condamner l'idée que le bonheur est le but de la vie de manière bien plus puissante, en partant de l'idée morale selon laquelle notre devoir n'est pas de chercher notre bonheur, mais avant tout de faire le bien.

2. Il ne faut pas chercher le bonheur mais obéir à Dieu (Christianisme)

Ainsi, pour les religions comme le christianisme, le bonheur n'est pas le but de la vie. Depuis le péché originel, le bonheur n'existe plus sur terre : les hommes sont condamnés à la souffrance et au malheur en expiation de ce péché.

Ils ne doivent donc absolument pas rechercher le bonheur, mais se contenter de suivre les commandements divins (ne pas tuer, ne pas voler, être bon et honnête, aimer son prochain comme soi-même, prier, se confesser, etc.) en attendant la mort et le jugement dernier. Peut-être, après leur vie terrestre, connaîtront-ils le bonheur, dans un au-delà, au paradis. Il ne reste donc aux hommes que l'espoir du bonheur. Ils ne doivent en aucun cas le rechercher : ce serait s'écarter des commandements divins et de la volonté de Dieu, et se condamner ainsi aux enfers.

3. Il ne faut pas chercher le bonheur mais s'en rendre digne (Kant)

Kant est le philosophe qui a « sécularisé » le christianisme : il a en quelque sorte reconstruit le christianisme sur des bases philosophiques. Par la seule réflexion logique, il semble aboutir comme par miracle aux grands préceptes chrétiens.

Ainsi, il nous offre un fondement philosophique à cette idée chrétienne, plutôt contre nature, selon laquelle il ne faudrait pas rechercher le bonheur. Kant se place du point de vue moral : et il faut reconnaître que, du point de vue moral, le devoir de l'homme n'est pas d'obéir à ses désirs et de chercher son propre bonheur, mais au contraire de résister à son désir afin d'obéir à la loi morale : par exemple, si je trouve un portefeuille par terre, mon *devoir* moral est de renoncer à mon désir naturel de richesse pour restituer le portefeuille à son propriétaire. Cette conception est extrêmement classique. Le devoir des hommes est d'agir moralement, de faire le bien, d'être justes, etc. Ce n'est donc pas du tout de rechercher leur propre bonheur égoïste.

Mais c'est précisément la grande difficulté de cette conception : comment encourager les hommes à faire leur devoir, si cela doit les condamner à des sacrifices quotidiens, sans aucune récompense en retour ? Et il faut reconnaître que cela semble être précisément le cas : les hommes ne sont pas récompensés en fonction de leur mérite moral par l'attribution d'une quantité de bonheur correspondante. Il n'y a pas de justice – en tout cas pas ici-bas. Sur terre, il faut reconnaître que les méchants ne sont pas punis et qu'ils sont même parfois plus heureux que les bons.

C'est cette difficulté qui pousse Kant à postuler l'immortalité de l'âme et l'existence du paradis. Puisque nous sommes moraux, puisque nous avons en nous une raison qui nous commande de faire le bien, il faut bien penser ou espérer que les hommes qui obéissent à cette loi seront récompensés. Comme ils ne sont pas récompensés ici-bas, il faut supposer qu'ils le seront dans l'au-delà.

Notre devoir ne consiste donc pas à chercher le bonheur, mais à essayer de nous rendre dignes du bonheur. Il nous faut supposer et espérer que Dieu rendra justice aux hommes et que les bons seront enfin heureux au paradis. Ainsi, selon Kant, le bonheur n'est pas le simple plaisir : car il faut avoir mérité son bonheur. Ce n'est pas non plus la simple vertu : car il est bien difficile d'imaginer qu'un homme accablé de maux et de souffrances puisse être heureux, même s'il a mené une vie parfaitement vertueuse. Le bonheur parfait n'est donc ni le simple plaisir (comme l'ont cru les Epicuriens), ni la simple vertu (comme l'ont cru les Stoïciens), mais le plaisir comme conséquence de la vertu, c'est-à-dire le plaisir que Dieu nous donnera dans l'au-delà en récompense de notre vertu.

La philosophie kantienne atteint son paroxysme dans l'idée suivante : bien que le bonheur ne doive donc pas être recherché (mais simplement espéré), il doit tout de même, en un sens, être recherché, au nom de la morale elle-même : en effet, si nous étions malheureux nous

risquerions d'être poussé à commettre une mauvaise action (un vol, par exemple). Nous avons donc le *devoir* d'être heureux afin de ne pas être tentés de faire le mal !

Assurer son propre bonheur est un devoir (au moins indirect) ; car le fait de ne pas être content de son état, de vivre pressé de nombreux soucis et au milieu de besoins non satisfaits pourrait devenir aisément une grande *tentation d'enfreindre ses devoirs*.

(Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Section I, p. 64)

C'est le comble. Nous sommes spontanément enclins à penser que la morale (comme la loi) est un dispositif qui vise à assurer le bonheur de chacun par le respect réciproque. Nous pensons que la morale est au service du bonheur. Kant renverse les choses et affirme que ce n'est pas la morale qui est au service du bonheur mais le bonheur qui est au service de la morale. Les hommes ne doivent pas être bons pour être (collectivement) heureux, ils doivent être heureux pour être bons.



4. Il faut être juste (Platon)

Une telle supposition semble bien téméraire. Déduire le paradis de la morale, c'est beau, mais est-ce bien convaincant ? En fait, la logique à l'œuvre apparaît au grand jour, de manière encore plus transparente, chez Platon. Platon est le fondateur de la philosophie occidentale et sans doute aussi le concepteur, pour une bonne partie, de la religion chrétienne elle-même. L'idée cardinale qui structure toute la réflexion de Platon est la question de savoir comment atteindre la justice et le bien moral dans la cité.

Platon utilise tous les instruments possibles pour favoriser l'avènement du Bien et de la justice : le mythe, la religion (il invente l'enfer comme instrument politique : pour inciter les hommes à être bons et justes), le mensonge politique, la philosophie, l'art (dans la cité idéale, les poètes et les artistes doivent être soumis aux gouvernants afin de participer à l'éducation du peuple et à inciter chacun à être vertueux)...

Platon a rencontré le même éternel problème : comment inciter les hommes à faire le bien, à être justes, si faire le bien et être juste ne mène pas nécessairement au bonheur ? Car les hommes ne font une chose que si elle est susceptible de leur apporter le bonheur. De façon très étonnante, Platon passe du domaine pratique (c'est-à-dire du domaine de l'action, de la morale et de la politique) au domaine théorique : *il affirme que l'homme juste est heureux, car il faut le dire pour pousser les hommes à être justes* : c'est une nécessité pratique.

Voici ce que dit Platon : Toutes les qualités, sans la justice, sont en fait des maux. Une vie sans justice n'est pas agréable. L'homme injuste est nécessairement malheureux et misérable. En effet, demandons aux dieux ; ou plutôt, demandons à des pères et à des législateurs. Car nos pères nous exhortent à vivre justement, donc ils ne peuvent pas dire que la vie la plus *agréable* est la plus *heureuse* : ils doivent dire que c'est la vie la plus *juste* qui est la plus heureuse. Mais s'ils disaient que la vie la plus juste est la plus pleine de bénédictions, tout le monde demanderait ce qu'est ce bien et ce beau, supérieurs au plaisir : donc il ne faut pas séparer l'agréable du juste, beau, bien. « Ainsi, la thèse qui n'isole pas l'agréable du juste, le bon de la beauté morale, à supposer qu'elle ne soit plausible à l'égard de rien d'autre, l'est au moins pour nous faire consentir à mener l'existence qui est pieuse et juste : et, par conséquent, le législateur considérera la thèse qui nie que les choses soient ainsi, comme étant, entre toutes, la plus honteuse et la plus adverse : personne en effet ne consentirait de plein gré à faire ce qui n'a pas pour conséquence plus de joie que de peine. » (Platon, *Lois*, II, 663a – 663b). Et Platon ajoute : Même s'il n'en était pas ainsi le législateur devrait mentir : c'est le mensonge le plus utile.

Quelle curieuse idée ! Chez Platon les exigences pratiques commandent les thèses théoriques. *Le devoir* détermine la *vérité*. **Le bien détermine le vrai**. Comment y croire ?

Il est donc parfaitement clair que du point de vue moral, notre devoir n'est pas de rechercher notre bonheur. Et il est tout aussi clair que la supposition selon laquelle les hommes de bien seront heureux sont de pures suppositions postulées par une nécessité pratique, c'est-à-dire affirmées dans le but de pousser les hommes à faire le bien. Et à ce titre, on est en droit d'en douter fortement. Rien n'indique que les bons seront heureux.

5. Un exemple célèbre : Antigone

Antigone, fille d'Œdipe et héroïne éponyme²⁰ de la tragédie de Sophocle, nous offre un exemple intéressant de refus du bonheur au nom d'une valeur morale. En effet, elle veut offrir à son frère une sépulture digne de ce nom, bien que la loi – incarnée par le roi Créon – l'interdise en cette circonstance. Antigone persiste dans son combat désespéré, elle est prête à tout sacrifier, y compris son bonheur et même sa vie, pour parvenir à son but, à accomplir ce qu'elle considère comme son devoir moral. Dans la version de la tragédie de Jean Anouilh, Antigone exprime explicitement son refus du bonheur au nom d'une valeur morale :

ANTIGONE, *doucement* : – Quel sera-t-il, mon bonheur ? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse elle aussi, jour par jour, pour arracher avec ses dents sont petit lambeau de bonheur ? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ?

CREON *hausse les épaules* : – Tu es folle, tais-toi.

ANTIGONE : – Non, je ne me tairai pas. Je veux savoir comment je m'y prendrai, moi aussi, pour être heureuse. Tout de suite, puisque c'est tout de suite qu'il faut choisir. Vous dites que c'est si beau la vie. Je veux savoir comment je m'y prendrai pour vivre.

CREON : – Tu aimes Hémon ?

ANTIGONE : – Oui, j'aime Hémon. J'aime un Hémon dur et jeune ; un Hémon exigeant et fidèle, comme moi. Mais [...] s'il doit devenir près de moi le monsieur Hémon, s'il doit apprendre à dire « oui », lui aussi, je n'aime plus Hémon !

CREON : – Tu ne sais plus ce que tu dis. Tais-toi.

ANTIGONE : – Si, je sais ce que je dis, mais c'est vous qui ne m'entendez plus. Je vous parle de trop loin maintenant, d'un royaume où vous ne pouvez plus entrer avec vos rides, votre sagesse, votre ventre. (*Elle rit.*) Ah ! je ris, Créon, je ris parce que je te vois à quinze ans, tout d'un coup ! C'est le même air d'impuissance et de croire qu'on peut tout. La vie t'a seulement ajouté tous ces petits plis sur le visage et cette graisse autour de toi.

CREON *la secoue* : – Te tairas-tu, enfin ?

ANTIGONE : – Pourquoi veux-tu me faire taire ? Parce que je sais que j'ai raison ? Tu crois que je ne lis pas dans tes yeux que tu le sais ? Tu sais que j'ai raison, mais tu ne l'avoueras jamais parce que tu es en train de défendre ton bonheur en ce moment comme un os.

CREON : – Le tien et le mien, oui, imbécile !

ANTIGONE : – Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent.

(Jean Anouilh, *Antigone*, 1944)



Docs à portée de main

Conclusion

Nous avons donc vu qu'en droit, il semblerait que le bonheur ne soit pas le but de la vie, c'est-à-dire que nous n'avons pas pour *devoir* de chercher le bonheur. Pourtant, on peut sans difficulté critiquer l'ensemble de ces conceptions morales pour revenir au vieil eudémonisme grec. D'abord, en remarquant que toutes les morales sont toujours, fût-ce à leur insu, au service du bonheur du groupe humain : toutes les morales ne visent jamais qu'à contraindre l'intérêt individuel au nom de l'intérêt d'autrui : si elles nous enjoignent de renoncer à notre bonheur, ce n'est jamais qu'au nom du bonheur d'autrui. Et on peut penser, comme

²⁰ Qui donne son nom à quelque chose : la tragédie de Sophocle s'appelle *Antigone*.

l'affirment les utilitaristes²¹, que le fondement caché des morales est de maximiser le bonheur de l'ensemble de la société humaine considérée.

D'autre part, on peut aussi remarquer que la recherche du bonheur personnel et du bonheur d'autrui ne sont pas contradictoires, mais vont au contraire de pair. La meilleure manière d'essayer de rendre les autres heureux, n'est-ce pas de se rendre heureux soi-même, afin de partager ce bonheur ? Et réciproquement, peut-on être heureux si les autres ne le sont pas ? D'un certain point de vue, il semble que nous ne pouvons donner de bonheur aux autres si nous ne sommes pas heureux nous-mêmes, et que nous ne pouvons être heureux si les autres ne le sont pas aussi.

²¹ Partisans de l'utilitarisme, c'est-à-dire de la doctrine selon laquelle la maximisation du bonheur total est le fondement de la morale : entre deux actions, nous avons le devoir d'accomplir l'action qui apportera la quantité de bonheur maximale.